

dans ses derniers moments. » Il chargea ensuite un de ceux qui étaient auprès de lui d'aller dire au roi que « le seul regret qu'il eût en quittant la vie était de ne pouvoir pas le servir plus longtemps. » Dans ce moment le connétable de Bourbon, qui avait abandonné son pays et combattait dans les rangs ennemis, vint à passer auprès de lui, et lui témoigna sa compassion. Bayard lui répondit : « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, car je meurs en homme de bien, mais vous, qui portez les armes contre votre patrie et votre serment. » Telle fut la fin de ce héros, qu'on appelait le *Chevalier sans peur et sans reproche*.

#### Turenne et ses soldats.

Les soldats de Turenne le respectaient et le chérissaient comme un père. Un jour que l'armée, par un froid rigoureux, traversait un étroit défilé entre des montagnes escarpées, le maréchal, épuisé de veilles et de fatigues, s'était couché auprès d'un buisson pour dormir. Quelques soldats, voyant que la neige tombait en abondance, coupèrent des branches d'arbre pour former autour de lui une hutte qu'ils couvrirent de leurs manteaux. Il se réveilla dans le temps qu'ils s'empressaient ainsi à le garantir des injures de l'air, et leur demanda à quoi ils s'amusaient, au lieu de marcher. « Nous voulons, dirent-ils, conserver notre père; c'est notre devoir le plus cher et le plus sacré. » Une maladie contagieuse ayant attaqué son armée, on reconnut dans cette circonstance combien il était digne de l'affection de ses soldats. Le meilleur père ne se donna jamais plus de peines pour la guérison de ses enfants. Il ne se passait point de jour qu'il ne visitât tous les malades : il les encourageait, pourvoyait à tous leurs besoins, et leur parlait avec une noble et douce familiarité. Cette conduite remplissait les soldats d'amour et de vénération pour lui. Quand il passait à la tête du camp, ils sortaient en foule pour le voir. Il suffisait de sa présence pour leur faire oublier leurs fatigues et pour ranimer leur ardeur.

#### Paroles de Villars.

Le maréchal de Villars, si célèbre par la victoire de Denain<sup>1</sup>, était un général prudent, mais savait dans l'occasion exposer sa vie comme un soldat. Comme on le pressait de mettre une cuirasse, pendant un combat qui paraissait devoir être sanglant, il s'y refusa, et dit à voix haute au milieu des troupes : « Je ne crois pas ma vie plus précieuse que celle de tous ces braves gens. »

Une autre fois, comme on lui conseillait de ne point aventurer une existence aussi importante que la sienne, il répondit « qu'un général devait exposer sa vie comme il exposait celle des autres. » On vint lui dire à son lit de mort que le maréchal de Berwick<sup>2</sup> avait péri devant Philippsbourg<sup>3</sup>, atteint d'un boulet de canon, tandis qu'il visitait les tranchées : « Oh ! s'écria-t-il, j'avais toujours dit que Berwick était plus heureux que moi. » Ce furent ses dernières paroles.

#### Dialogue de Chevert<sup>4</sup> et d'un grenadier.

[25 novembre 1741.]

Une armée française assiégeait Prague<sup>5</sup>; de deux côtés, des armées ennemies, supérieures en nombre, s'avançaient contre elle et n'étaient plus qu'à cinq lieues; elle était perdue, si elle ne s'emparait promptement de Prague. Point de retraite à travers des montagnes couvertes de neige, point de vivres, pas une seule forteresse de refuge. Le maréchal de Saxe<sup>6</sup>, qui commandait l'armée française, résolut de donner immédiatement l'assaut pendant la nuit. Chevert, alors colonel, fut chargé de diriger la véritable attaque, tandis que deux fausses attaques appelaient sur d'autres points les forces des assiégés.

1. A Denain, village du département du Nord, Villars remporta, en 1712, une victoire éclatante sur les armées autrichienne et hollandaise, qui menaçaient la France d'une invasion. Mort en 1734.

2. Vainqueur, en 1707, des Anglais et des Autrichiens à Almanza, en Espagne.

3. Dans le duché de Bade.

4. Mort lieutenant général en 1737. Chevert, né de parents pauvres, avait commencé par être simple soldat.

5. Capitale de la Bohême.

6. Maurice, comte de Saxe, général des armées françaises, célèbre surtout par la victoire de Fontenoy. Mort en 1750.



C'est alors qu'eut lieu, entre Chevert et un grenadier intrépide de son régiment, ce dialogue d'une simplicité héroïque : « Vois-tu cette sentinelle là devant? — Oui, mon colonel. — Elle va te dire : Qui va là? ne réponds rien, mais avance. — Oui, mon colonel. — Elle tirera sur toi et te manquera. — Oui, mon colonel. — Tue-la, et je suis là pour te défendre. »

Le grenadier s'avance, est manqué par la sentinelle, la tue; Chevert le suit; on est sur le rempart; une porte est enfoncée. Le maréchal entre dans la ville. La garnison met bas les armes. Et cette conquête, qui sauva l'armée française, n'a pas coûté cinquante hommes.

#### Réponse sévère.

Un officier qui avait été chargé de défendre contre l'ennemi un poste important, l'ayant rendu avec trop de facilité à la première attaque, répondit aux reproches de son général : « Le poste était *indéfendable*. » Le général lui répondit en le regardant d'un air sévère : « Ce mot là n'est pas français. »

#### Bonne volonté.

Le colonel d'un régiment demandait pour un coup de main douze hommes de bonne volonté. Tout le corps reste immobile, et personne ne répond. Trois fois même demande, et trois fois même silence. « Eh quoi! dit le colonel, l'on ne m'entend point! — L'on vous entend, s'écrie une voix; mais pourquoi appelez-vous douze hommes de bonne volonté? Nous le sommes tous, vous n'avez qu'à choisir. »

#### Générosité.

Le colonel anglais Hawher, qui commandait un régiment de dragons dans une des grandes batailles livrées en Espagne, ayant perdu un bras dans une affaire précédente, faisait tenir par un soldat la bride de son cheval. Son conducteur fut tué à ses côtés, au moment où la cavalerie française venait de rompre la ligne des dragons anglais par une charge vigoureuse. Un affreux carnage s'ensuivit. Un

officier français qui se trouvait en face du colonel Hawher leva son sabre sur lui; mais, s'apercevant qu'il lui manquait un bras, il baissa à l'instant son arme, et il passa outre. Ce sont les historiens anglais qui rapportent ce fait.

#### Gaieté.

Dans la campagne de 1812, un général français reçut au genou une blessure dangereuse. Les chirurgiens déclarèrent qu'on serait forcé de procéder à l'amputation. Le général montra beaucoup de calme en apprenant cette décision. Parmi les personnes qui l'entouraient, il remarqua son valet de chambre qui paraissait éprouver le chagrin le plus profond. « Pourquoi pleures-tu, Germain? lui dit-il en riant : c'est très-heureux pour toi, tu n'auras plus qu'une botte à cirer. »

#### Discipline.

Les soldats français en entrant dans Amsterdam, sous le commandement de Pichegru, donnèrent un admirable exemple d'ordre et de discipline. C'était le 20 février 1794. Le froid était excessif. Nos braves, qui enduraient depuis le commencement de la campagne les plus cruelles privations, étaient à demi vêtus et à jeun. Les habitants d'Amsterdam, accourant en foule, ne pouvaient se lasser d'admirer ces hommes qui venaient de braver un hiver si rigoureux et de remporter tant de victoires. Mais ce qui leur paraissait le plus admirable, c'était de voir ces guerriers, privés de vivres et de vêtements, exposés à la glace et à la neige, au milieu d'une des plus riches capitales de l'Europe, attendre paisiblement, pendant plusieurs heures, autour de leurs armes rangées en faisceaux, que les magistrats de la ville eussent pourvu à leurs besoins et à leurs logements.

#### Junot.

[1793.]

Au siège de Toulon<sup>1</sup>, Bonaparte, alors commandant d'ar-

1. Toulon, magnifique port militaire sur la Méditerranée, avait été livré aux Anglais. Les troupes françaises repré-

rent cette ville après un siège célèbre, où Bonaparte, encore peu connu, commanda l'artillerie.



tillerie, faisait établir, sous le feu de l'ennemi, une des premières batteries du siège; ayant un ordre à donner, il demanda autour de lui un sergent ou un caporal qui sût écrire. Un jeune homme sortit des rangs, et, sur l'épaule même de la batterie, écrivit sous sa dictée. La lettre était à peine finie, qu'un boulet couvrit de terre le papier et l'écrivoire : « Tant mieux, dit gaiement le jeune homme, je n'aurai pas besoin de sable. » La plaisanterie, le calme avec lequel elle fut faite, fixèrent l'attention de Bonaparte. Ce sergent était Junot, qui devint ensuite un des plus célèbres lieutenants de l'empereur.

Vincent.

[1795.]

Le général Vincent<sup>1</sup> reçoit du général en chef de l'armée de la Moselle l'ordre de s'emparer du fort de Rheinfels<sup>2</sup>, dans une île du Rhin, poste à la défense duquel la nature et l'art avaient également contribué. Vincent avait la vue fort basse, et cependant il ne voulait se reposer sur personne du soin d'examiner la position du fort et celle où l'on pouvait établir les batteries. Il quitte son uniforme, se revêt de celui de simple soldat, feint d'être la sentinelle perdue, et va, sous le feu de l'ennemi, reconnaître la place et les alentours. Il se retira après avoir essuyé plusieurs coups de carabine, auxquels l'ennemi eût mis plus d'attention, s'il avait cru fusiller le général. Pendant la nuit, Vincent fit ses dispositions, et le lendemain le drapeau tricolore flotta sur le fort de Rheinfels.

Ménage.

[20 juillet 1795.]

Les Anglais occupaient la presqu'île de Quiberon<sup>3</sup>. Cette presqu'île est unie au continent de la Bretagne par une langue de sable étroite, longue d'une lieue, et nommée la Falaise. Le fort Penthievre, placé entre la falaise et la presqu'île, en défend l'approche du côté de la terre.

1. Né à Montériender (Haute-Marne), mort en 1820.

2. Près Coblenz, en Allemagne.

3. Dans le département du Morbihan, à 40 kilomètres de Lorient : c'est un chef-lieu de canton. Pop. : 2086 hab.

Le général de l'armée française, Hoche<sup>1</sup>, voulait avant tout s'emparer du fort; mais le prendre au moyen d'un siège régulier était impossible, car on ne pouvait y arriver que par la falaise, toujours balayée par le feu des chaloupes canonnières des Anglais. Il n'y avait qu'une surprise de nuit qui pût lui donner le fort. Des transfuges lui indiquèrent un moyen. Un rocher se trouve à la gauche du fort Penthievre; on pouvait, en entrant dans l'eau jusqu'à la poitrine, faire le tour du rocher; on trouvait ensuite un sentier qui conduisait au sommet escarpé sur lequel le fort est bâti.

Hoche se résout à tenter ce coup de main; il attend qu'il soit à peu près minuit. Le ciel était chargé de nuages; un vent très-violent soulevait les vagues et couvrait le bruit des armes et des soldats. Hoche donne trois cents grenadiers à l'adjudant général Ménage, jeune homme d'un courage héroïque. Il lui ordonne de filer à sa droite, d'entrer dans l'eau avec ses grenadiers, de tourner le rocher sur lequel s'appuient les murs, de gravir le sentier, et de tâcher de s'introduire ainsi dans le fort.

Ménage entre dans la mer avec ses trois cents braves, le bruit du vent couvre celui qu'ils font en agitant les eaux. Quelques-uns tombent et se relèvent, d'autres sont engloutis dans les abîmes; enfin, de rochers en rochers, ils arrivent à la suite de leur intrépide chef, et parviennent à gravir le sentier qui conduit au fort.

Ils s'avancent dans un silence profond, et grimpent le long du mur. Ils fondent sur la garnison, dont une partie succombe; le reste se rend.

Pendant ce temps, Hoche, à la faveur des ténèbres, s'avancait sur la falaise avec ses troupes, formées en colonnes. Tout à coup les sentinelles anglaises, apercevant dans l'obscurité une ombre longue et mouvante, donnent l'alarme, et les chaloupes font pleuvoir la mitraille sur les troupes, qui sont sur le point de se débâter. Mais en ce moment, l'obscurité devenant moins profonde, Hoche montre à ses soldats

1. Un des plus braves généraux qu'ait eus la France; né à Versailles, en 1768, mort en 1797, à l'âge de 29 ans.



le drapeau tricolore que Ménage venait d'arborer sur un des créneaux, et s'élança dans le fort avec eux.

Béthencourt.

[1800.]

Les Français ont construit sur le Simplon<sup>1</sup> une route magnifique qui conduit de Suisse en Italie. Avant la construction de la route, le passage de cette montagne était extrêmement difficile.

En 1800, tandis que le premier consul triomphait à Marengo<sup>2</sup>, le général Béthencourt, à la tête d'une colonne de mille Français, traversait la montagne; mais des chutes de neige et de rochers avaient détruit un pont, de sorte que le chemin se trouvait interrompu par un abîme épouvantable de vingt mètres de largeur, au fond duquel mugissait un torrent. Un volontaire intrépide s'offrit alors pour tenter l'entreprise la plus hasardeuse. Il descendit, au péril de sa vie, le long de la paroi verticale du précipice, en posant alternativement les pieds et les mains dans les trous qui avaient été pratiqués pour recevoir les poutres du pont : de cette manière il arriva au fond du ravin, traversa le torrent à la nage, puis remonta de même de l'autre côté. Une corde qu'il avait emportée avec lui fut tendue d'un bord à l'autre. Le général s'aventura le premier à franchir le précipice en se suspendant à cette corde, puis les mille soldats qu'il commandait le suivirent tous. Qu'on s'étonne, après cela, des exploits de nos armées ! Y avait-il rien d'impossible avec de tels hommes ?

En mémoire de cette action hardie, on a gravé sur le roc le nom de tous les officiers qui faisaient partie de la colonne.

Il se trouvait plusieurs chiens à la suite des bataillons. Lorsque le dernier homme eut franchi l'intervalle, ces pauvres animaux se précipitèrent tous à la fois dans l'abîme. Trois d'entre eux furent entraînés à l'instant par les eaux

1. Montagne des Alpes, située entre le Valais, canton de la Suisse, et l'Italie.

2. Marengo, village du Piémont, où Napoléon vainquit les Autrichiens.

impétueuses du torrent; les autres eurent assez de force pour lutter avec succès contre le courant, et, parvenus sur la rive opposée, ils grimpèrent jusqu'au haut de la paroi du rocher, et arrivèrent tout meurtris auprès de leurs maîtres.

Peyragai.

[1845.]

Le chef de bataillon Peyragai, qui a péri glorieusement en Algérie, était un des plus braves officiers de l'armée. Deux traits, entre mille, feront connaître à quel point il poussait l'intrépidité.

Dans une des guerres de l'empire, Peyragai, alors capitaine, se trouvait, avec sa compagnie, exposé à un feu d'artillerie qui décimait les rangs de ses soldats; plusieurs obus<sup>1</sup> y avaient jeté le désordre, et les fantassins commençaient à se disperser. Immobile à son poste, Peyragai cherchait à les encourager par son exemple, lorsqu'un obus tombe à ses pieds; les plus voisins s'enfuient : Peyragai tire froidement une cigarette de sa poche et l'allume au feu de la fusée. L'obus éclate, le couvre de fumée et de poussière; et, quand ce nuage est dissipé, on revoit l'officier sain et sauf, aussi calme qu'avant l'explosion. Des bravos et des applaudissements retentirent au loin, et pas un soldat n'osa plus quitter les rangs tant que dura le feu.

A l'assaut d'une redoute<sup>2</sup>, Peyragai arriva seul sur la crête<sup>3</sup> et y planta son drapeau. Au même instant une terrible fusillade est dirigée contre lui : « Descends, descends, Peyragai, lui crie un de ses camarades, tu vas *gober quelque prune*. — C'est déjà fait, répond l'intrépide capitaine, qui s'appuyait sur la hampe de son drapeau; mais n'en dis rien, on ne me suivrait pas. »

En effet, il avait reçu une balle en pleine poitrine, mais il restait debout, et la redoute fut emportée.

1. Espèce de bombe.

2. Petit fort en terre ou en maçonnerie, détaché du reste de la place.

3. Sur la crête de la redoute : on appelle crête le sommet des ouvrages de fortification.



## MARINS.

La vie du marin est une vie de privations, de travail et de lutte incessante : dans les combats, il lui faut encore plus de courage qu'au soldat, puisqu'il a à combattre, outre la fureur des hommes, celle des éléments, et que les planches qui le soutiennent recouvrent l'abîme toujours prêt à l'engloutir :

L'histoire de la marine française est remplie de traits qui tiennent du prodige. (B.)

• Duguay-Trouin <sup>1</sup>.

Duguay-Trouin, encore très-jeune, servit d'abord dans la marine marchande, et fit éclater tant de courage et d'habilité en combattant les Anglais et les Hollandais ligués contre la France que Louis XIV lui envoya une épée d'honneur.

Enflammé par cette distinction et empressé des'en rendre digne, il va, avec trois navires, attaquer une flottille hollandaise, escortée par trois vaisseaux de guerre que commandait l'intrépide Wassenaer. Duguay-Trouin se félicite d'avoir trouvé un adversaire digne de sa valeur. Le feu qui l'anime enflamme ses troupes. Quatre fois elles s'élancent à l'abordage, quatre fois elles sont repoussées. Il revole à l'attaque, il triomphe. Le brave Wassenaer tombe noyé dans son sang. Duguay-Trouin le laisse sur le vaisseau hollandais, dont il confie la garde à quelques-uns de ses compagnons, et revole sur le sien : il achève la défaite de l'ennemi.

Mais quelle nuit succède à un jour de triomphe ! Le navire de Duguay-Trouin, percé de coups de canon et battu par les vents, s'entr'ouvre de toutes parts. Un équipage qui n'est composé que de blessés et de mourants, cinq cents prisonniers à contenir, une tempête horrible contre laquelle il faut lutter, la mer qui entre à flots précipités dans le navire, une foule de malheureux presque expirants de leurs blessures, fuyant l'eau qui gagne et se traînant sur les mains, le tumulte, l'effroi, les cris de douleur mêlés aux cris du désordre, quel spectacle ! Tout ce que peut l'activité

1. Né à Saint-Malo, département d'Ille-et-Vilaine.

de la pitié et le sang-froid de la prudence est mis en usage, et le jeune vainqueur triomphe des éléments comme des ennemis.

L'orage le pousse dans le port avec les vaisseaux qu'il a pris. A peine arrivé, son premier soin est de s'informer de l'état de Wassenaer ; il court lui offrir tous les secours qu'il est en état de donner. Ayant appris que ce brave n'avait pas été traité avec tous les égards convenables par ceux qui avaient été chargés de conduire son vaisseau, il fit éclater la plus vive indignation contre l'officier qui les commandait ; et, quoiqu'il fût son proche parent, il ne put jamais le revoir sans un sentiment d'aversion et de mépris. Lorsque Wassenaer fut guéri de ses blessures, Duguay-Trouin le présenta lui-même à Louis XIV et obtint sa liberté. De pareils traits font plus d'honneur que dix victoires. Duguay-Trouin avait alors vingt-trois ans.

C'est alors que cet habile et intrépide officier passa de la marine marchande dans la marine de l'État. Il fut nommé d'abord capitaine de frégate, puis capitaine de vaisseau, ensuite chef d'escadre ou contre-amiral, enfin vice-amiral, avec le titre de lieutenant général des armées navales.

Les honneurs n'altèrent point la simplicité et la franchise de son caractère : bon, humain, généreux, il eut toutes les qualités de l'homme de mer et de l'honnête homme.

Il regarda toujours la discipline comme l'âme de la guerre et le gage de la victoire. Jamais il ne laissa une belle action sans récompense, ni une faute sans punition. Sous lui la discipline n'était pas seulement sévère, elle était quelquefois dure ; mais, en fait de discipline, l'excès même peut être louable et utile.

Son désintéressement était égal à son courage. La gloire était son idole. Il ne faisait aucun cas de l'argent.

Après un de ses combats les plus heureux et les plus hardis, Louis XIV lui avait donné spontanément comme marque de sa satisfaction une pension de 2,000 francs sur le trésor : Duguay-Trouin écrivit sur-le-champ au ministre pour le supplier de faire donner cette pension à Saint-Auban, son lieu-



tenant, qui avait eu une jambe emportée à l'abordage d'un vaisseau anglais, et qui avait plus besoin de pension que lui : « Je suis trop récompensé, ajoutait-il, si j'obtiens l'avancement de mes officiers. »

Il ne cessa d'être, en temps de guerre, la terreur des Anglais. Un volume ne suffirait pas à raconter ses exploits.

Jean Bart <sup>1</sup>.

[1694.]

Parmi les actions héroïques qui ont rendu Jean Bart si célèbre, nous en citerons une qui prouve réellement une énergie et une intrépidité inouïes.

Une centaine de navires marchands étaient réunis dans un port d'Allemagne, chargés de blés qui étaient destinés pour la France, et dont la prompte arrivée était d'autant plus nécessaire, que la disette régnait dans notre pays. La France était alors en guerre avec l'Angleterre et la Hollande. Jean Bart reçoit l'ordre d'aller chercher ces navires, de les escorter et de les amener dans les ports de France. Il partit de Dunkerque avec une escadre de six voiles; mais les navires de commerce ne l'avaient pas attendu : leurs capitaines, impatientes, étaient partis sous l'escorte de trois vaisseaux danois, et leur imprudence avait été cruellement punie : une escadre hollandaise de huit gros vaisseaux de guerre, commandée par un contre-amiral, les avait rencontrés et capturés.

Jean Bart découvre en mer la flotte marchande et la voit au pouvoir de l'ennemi. Sur-le-champ il prend la résolution d'attaquer les Hollandais, quoique très-supérieurs en force. Avec la rapidité de l'éclair, il fond sur le vaisseau amiral, armé de cinquante canons, et malgré le feu terrible de ses batteries, il l'atteint, fait une décharge d'artillerie et de mousqueterie, puis s'écrie, d'une voix tonnante : « Camarades, plus de canons... des coups de sabre. » Il saute à l'abordage, et, soutenu de ses braves, il porte à l'ennemi de si rudes coups, que le contre-amiral est obligé

1. Intrépide marin, né à Dunkerque en 1651, mort en 1702.

de se rendre. Deux autres vaisseaux hollandais, l'un de cinquante canons, l'autre de trente-six, sont également enlevés; la fuite sauva les autres. Redevenu maître de la flotte marchande, Jean Bart, quatre jours après son départ de Dunkerque, l'amène dans nos ports, avec les trois vaisseaux ennemis.

Pléville <sup>1</sup>.

On peut citer comme modèle aux marins le brave et généreux Pléville, qui, après avoir commencé par être mousse, s'éleva aux plus hautes dignités, et servit son pays pendant plus de soixante ans. Son humanité était égale à son courage.

A la fin de 1770, la frégate anglaise *l'Alarme* fut jetée par la tempête dans la baie de Marseille<sup>2</sup>. Le temps était horrible, la nuit était sombre, et le navire courait risque de se briser contre les rochers. Pléville, alors lieutenant du port, rassemble à la hâte tous les matelots qu'il rencontre, et les engage à porter secours à la frégate étrangère. Les matelots hésitent, Pléville se passe un cordage autour du corps, fait attacher solidement un câble à terre et se laisse glisser le long des rochers battus par les flots en fureur; il lutte contre les vagues qui le repoussent; il gravit les roches, dont les aspérités le déchirent, et arrive à la frégate. Alors il semble oublier les périls qu'il a courus, pour ne songer qu'à ceux de l'équipage anglais. Il ordonne des manœuvres, fait passer la frégate entre les écueils, et parvient à la conduire au port.

Cet acte de courage est d'autant plus remarquable, que Pléville avait une jambe de bois. Il avait eu la jambe droite emportée par un boulet. Plus tard, étant enseigne, il perdit sa jambe de bois dans un combat. Son capitaine l'ayant vu tomber, lui demanda s'il était blessé :

« Non, dit-il en riant, le boulet n'a donné d'ouvrage qu'au charpentier. »

Cette jambe de bois lui fut encore enlevée en 1759, lors-

1. Né en 1726, mort en 1805.

2. Entre le port et la pleine mer.



qu'il commandait le vaisseau *l'Hirondelle*, avec lequel il attaqua et prit trois navires anglais armés en guerre.

Les détails qui précèdent suffisent pour faire juger de son courage; ce que nous allons dire va faire juger de son désintéressement.

En 1778, pendant la guerre d'Amérique, Pléville avait été choisi pour effectuer la vente des navires pris sur les Anglais. Le produit s'en éleva à 2 millions. Content de sa gestion, l'amiral voulut lui faire allouer par le gouvernement deux pour cent sur cette somme; Pléville refusa, disant que le traitement affecté à son grade suffisait à ses besoins.

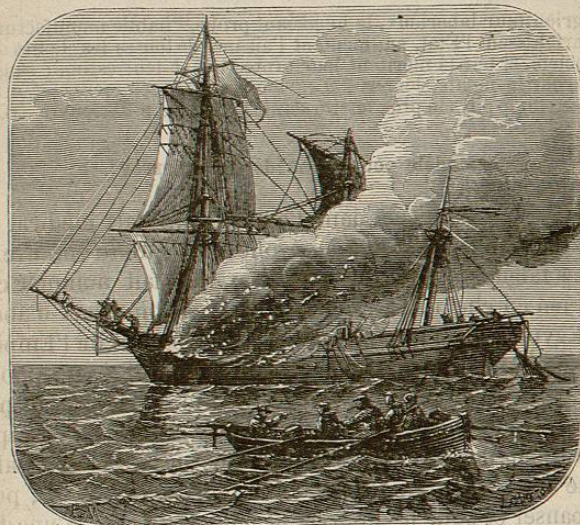
Nommé ministre de la marine en 1798, il fut chargé de faire la visite des côtes de l'Ouest. 40,000 francs lui furent alloués pour cette mission; Pléville n'en dépensa que 8,000, et renvoya le reste au trésor. La somme totale avait été portée en dépense, on refusa de reprendre le reste. Pléville insiste; on le presse de nouveau: il répond en témoignant le désir de consacrer ces 32,000 francs à l'érection de quelque monument utile. Ils furent employés à la construction d'un télégraphe qui a longtemps fonctionné sur le toit de l'hôtel du ministère de la marine, sur un des côtés de la place de la Concorde.

#### Le marin de treize ans.

Le fils du contre-amiral Casabianca, âgé de treize ans, s'était embarqué avec son père sur le vaisseau *l'Orient*, et servait en qualité d'élève de marine. Il se conduisit parfaitement à la funeste journée d'Aboukir: son courage et son sang-froid le faisaient admirer des plus vieux matelots.

Tout à coup le feu prit à *l'Orient*; il était impossible de l'éteindre; en un instant les batteries sont abandonnées; l'enfant reste seul sur le pont; il s'écrie: « Mon père, puis-je sans déshonneur abandonner mon poste? » Il croyait que son père l'entendait, et il attendait toujours la réponse; mais son père, mortellement blessé, n'entendait plus sa voix. Enfin un vieux matelot accourt auprès de lui: « Votre

père est mourant et vous ordonne de sauver votre vie en vous rendant, ainsi que moi. » L'enfant, éperdu, courut à



Incendie de *l'Orient*.

la chambre où expirait le contre-amiral; il l'embrasse étroitement et jure de ne plus le quitter. En vain son père lui adresse des prières et des ordres; en vain le vieux matelot veut le sauver: « Je mourrai... je mourrai avec mon père, s'écriait ce noble enfant. — Il ne me reste plus qu'un instant, dit le vieux matelot, et je ne pourrai me sauver qu'avec peine; adieu. » La flamme se communiqua à la poudre, et le bâtiment sauta avec ce jeune héros, qui cherchait à couvrir de son corps les restes mutilés de son père. Tel est le récit que fit le vieux matelot en arrivant à Alexandrie.

#### PROFESSIONS DIVERSES.

Quand la science se dévoue avec persévérance au service de l'humanité et de la patrie, elle ressemble à la vertu, ou, pour mieux dire, elle devient une vertu. (B.)

Les arts contribuent au perfectionnement de la civilisation et à l'il-